

Chantal Galichet

En roue libre

Monsieur,

Il m'est bien étrange de vous écrire. Je serais incapable de vous reconnaître si je vous croisais dans la rue. Malgré cela, sachez que je pense à vous tous les jours. En prenant mon expresso le matin dans la véranda. En fêtant les vingt ans de mon fils la semaine dernière. En retrouvant les sensations du vent sur mon visage lorsque je suis à vélo. La langue française me trahit et c'est bien rare. Mais il me manque un mot pour vous rendre grâce. Je suis allée ce matin remplir les mangeoires des oiseaux dans le jardin, j'ai foulé l'herbe mouillée de mes pieds nus, c'est à vous que je le dois.

Si j'étais croyante, j'irais mettre des cierges dans les églises pour remercier le Seigneur d'avoir veillé sur moi. Je préfère remercier l'homme que vous êtes pour son efficacité et sa conscience professionnelle.

Bien à vous.

Laurence, en vélo, route départementale 124, le 30 août 2016 vers 18h00.

Bernard repose la lettre. Le 30 août, il se souvient. Le téléphone a retenti dans la caserne juste avant la fin de sa garde. Il a pensé que, décidément, c'était une journée aux semelles de plomb et qu'il ne pourrait même pas rentrer chez lui tranquille. Il a passé un coup de fil à Anne-Marie pour qu'elle ne s'inquiète pas. Le temps de sauter dans le camion avec Jean-Louis et ils sont partis. Les petites routes d'Ardèche lui laissent le temps de divaguer. Par pudeur, Jean-Louis se tait. Il en était. Le 30 août, c'est une mauvaise date. Ce n'est pas qu'il soit

superstitieux mais lui aussi déteste se faire appeler ce jour-là. Arrivé sur les lieux, Bernard retrouve les gestes appris par cœur, comme une seconde peau. Les gestes qui sauvent. Le silence se fait à l'intérieur de lui, il pose des questions à l'homme qui l'a alerté, regarde, évalue. Cette femme, elle n'avait aucune raison de tomber de son vélo, une pente raisonnable, pas d'obstacle, elle a peut-être perdu conscience avant sa chute. Il hésite. Le plus simple serait de la ramener au plus près, à l'unité de soins de Digne. C'est la procédure normale, personne ne lui en fera jamais reproche. Par contre, s'il décide de faire déplacer un hélicoptère ici pour un transfert immédiat vers l'hôpital de Valence, et qu'au final cela ne s'avère pas justifié, la caserne va se faire taper sur les doigts. Il a envie de s'en laver les mains. De rentrer chez lui. Digne et puis basta. Mais c'est peut-être du temps perdu. Une heure, deux heures, Bernard connaît la valeur du temps. Il hésite encore. Un coup d'œil vers Jean-Louis qui attend sa décision.

– Appelle l'hôpital. Tu demandes un hélico pour transfert immédiat. Suspicion d'AVC.

Il regarde cette femme de quarante ans étendue sur la route. Avec le produit qu'il vient de lui injecter, elle a devant elle trois heures, pas plus. Le compte à rebours a commencé.

Il tourne et retourne la lettre entre ses doigts. La repose, la reprend. Pourquoi cette lettre ? Pourquoi maintenant ? Alors qu'il est décidé à jeter l'éponge et à prendre sa retraite anticipée. Et pourquoi cette date, comme un clin d'œil du destin ? Qui lui renvoie en pleine tête le 30 août. L'autre. Celui de 2013.

– C'est juste une question de temps, lui avait dit son généraliste après avoir écouté le récit de ses insomnies brûlantes. Un mauvais moment à passer. Tu connais comme moi les capacités d'oubli du cerveau.

Mais ça ne passe pas. Nuit après nuit, Bernard revoit l'incendie, le mistral qui souffle comme un damné, les flammes qui sautent, Patrice encerclé et qui, pris de panique, au lieu de revenir vers le camion, ce lieu de sécurité absolue, ce rempart contre les flammes – ils savent tous cela par cœur, ils ont répété des centaines de fois les exercices – prend la fuite devant l'incendie, s'enfonce dans la forêt qui ne brûle pas encore mais sera un enfer dans deux minutes. Bernard hurle, de toutes ses forces, il le rappelle, il hurle encore dans ses nuits de cauchemar mais le feu ronfle et couvre ses cris, des flammèches volent autour de lui. Il peut courir après Patrice ou revenir au camion, il revient vers le camion, besoin de vérifier que tout

le reste de l'équipe est sain et sauf, c'est ce qu'il a dit aux policiers, le souci de l'équipe qui l'a ramené en arrière. Au fond de lui, il sait que c'est la peur qui l'a empêché de courir après ce môme de vingt ans. La peur bleue, la vraie, l'incontrôlable. Le brasier fou tout autour qui empêche de penser. Personne ne lui fait de reproches. Ni ses supérieurs hiérarchiques dont il a toute la confiance, ni la police qui a mené une enquête de pure routine, ni même les parents du jeune homme qui lui ont serré la main le jour de l'enterrement. Bernard est un homme aimé de son équipe, connu et reconnu pour ses capacités professionnelles. Un homme exemplaire qui en a laissé cramer un autre.

Il ne l'aimait pas particulièrement ce jeune, arrivé depuis peu dans l'équipe. Un peu Matador, un peu m'as-tu-vu, « un vrai casse-couille » disaient les autres, « il va falloir qu'il se calme ».

Il est calmé. Bernard aurait dû refuser qu'il monte dans le camion. Mais il leur avait tellement rebattu les oreilles, ce grand con, qu'il n'avait pas peur, qu'il voulait aller au feu, que Bernard s'était dit : « allez, ça va lui faire les pieds ». Il se rappelle qu'il a pensé ça : « ça va lui faire les pieds ». Il ne s'en remet pas. Le baptême du feu qui se transforme en urne. Ce qu'il ne supporte pas, ce sont les amis qui lui font le décompte de toutes les vies qu'il a eu l'occasion de sauver au cours de sa carrière. Comme si cela lui donnait le droit d'en sacrifier une. Un jeu entre la mort et lui où il aurait été largement gagnant. Sauf que ce n'est pas juste. Il a suffi d'une fois, une seule, pour que la mort lui fasse échec et mat sur toute la ligne.

Depuis, il se consume. La nuit, le souvenir de Patrice vient lui manger le sommeil dans la main. Anne-Marie le réveille dès qu'elle l'entend gémir mais il a perdu la télécommande, la scène s'invite n'importe quand avec son goût de caramel noir et de cendres froides. Syndrome post-traumatique comme les soldats qui ont fait la guerre. Les médicaments l'abrutissent. Anne-Marie ne le rate pas.

– Tu vis comme quelqu'un qui dort.

Ce qu'elle veut, c'est retrouver le Bernard qu'elle connaissait avant, avec qui elle hurlait de peur dans les manèges à la fête foraine, l'homme qui la faisait danser au bal des pompiers jusqu'aux petites heures du matin, qui l'emmenait faire des randos à cheval dans le Lubéron, à en avoir mal aux fesses, à en être épuisés. Elle a tout perdu.

– Je vais partir.

Même ça, ça ne l'a pas fait réagir. A la grande échelle du bonheur où ils étaient les premiers à grimper, les barreaux ont été sciés.

Dans le brouillard perpétuel qui est le sien maintenant, il se répète machinalement : j'ai reçu une lettre. Il ne sait pas encore si c'est important, tout est devenu très lent dans son esprit. Mais, quelque part, une femme a pris le temps de lui écrire. De le remercier.

Il rentre chez lui où Anne-Marie l'attend. Il hésite à lui dire : « j'ai reçu une lettre, tu sais, cette femme que j'ai fait envoyer à Valence l'été dernier ». Il lui dira ce soir, lorsqu'ils seront tous les deux prêts à se coucher. Il le lui dira comme une chose sans importance. Anne-Marie songera que peut-être Laurence de la route départementale végète pour toujours dans un lit d'hôpital, incapable de lire, de penser et encore moins d'écrire. Elle s'en fout. Faire des faux en écriture ne lui fait pas peur. Ce qu'elle veut, c'est ramener Bernard de l'autre côté du miroir. D'autres lettres prendront le chemin de la caserne.